



License applied: [CC-BY-NC 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc/4.0/)

DOI: 10.38173/RST.2022.24.2.18:247-275

Title:	<i>THE RED SQUARE ORGANIZATION. THE AUTHOR OANA ORLEA AT ODDS WITH THE COMMUNIST REGIME</i>
Author:	Elena ION

Section: Social Sciences

Issue: 2(24)/2022

Received: 14 September 2022	Revised: 24 October 2022
Accepted: 4 November 2022	Available Online: 15 November 2022

Paper available online [HERE](#)

THE RED SQUARE ORGANIZATION. THE AUTHOR OANA ORLEA AT ODDS WITH THE COMMUNIST REGIME

Elena ION¹

ABSTRACT:

IN 1952, THE PEOPLE'S SECURITY ORGANS FOUND OUT THAT SOME HIGH SCHOOL PUPILS/STUDENTS HAD FOUNDED A SUBVERSIVE ORGANIZATION, HAD WRITTEN MANIFESTS URGING THE POPULATION TO OPPOSE COMMUNIST PROPAGANDA, AND HAD SPREAD A HUNDRED SUCH LEAFLETS THROUGH PEOPLE'S YARDS OR IN MAILBOXES. IF FOR THE CONTEMPORARY READER, THE ACTIVITY OF THESE PUPILS/STUDENTS SEEMS NAIVE, THE COMMUNISTS KNOW HOW TO FULLY INVESTIGATE THEM, SEARCH THEIR HOMES AND CONDEMN THEM ADMINISTRATIVELY. THE WRITER OANA ORLEA IS CONSIDERED TO BE THE HEAD OF THE GROUP AND IS IMPRISONED. FROM A HISTORICAL POINT OF VIEW, WE ARE IN THE EARLY STAGE OF COMMUNISM, WHEN THE P.C.R. THEY ARE TRYING TO GAIN LEGITIMACY AND OBTAIN THE LEVERS OF POWER BY PURGING THE INTELLECTUAL ELITES OF THE OLD REGIME. MANY REPRESENTATIVES OF THESE ELITES FLEE INTO EXILE. THOSE WHO REMAIN IN THE COUNTRY STILL HOPE TO BE RELEASED BY THE AMERICANS AND RESIST COMMUNIST PROPAGANDA. THIS IS ALSO THE CASE WITH THE YOUNG PEOPLE WHO FOUNDED THE RED SQUARE ORGANIZATION. THEY ARE VICTIMS OF THE SOCIO-POLITICAL CONTEXT, AND THEIR ACT OF BRAVERY IS TRANSFORMED BY THE COMMUNISTS INTO A REAL INVESTIGATION, WITH THE AIM OF SETTING AN EXAMPLE TO THE OPPONENTS OF THE REGIME. THROUGH THIS ARTICLE I PROPOSE TO RECONSTRUCT THE CONTEXT OF THE APPEARANCE, THE ACTIVITY OF THE RED SQUARE ORGANIZATION, AS WELL AS THE CONSEQUENCES BORNE BY THE WRITER OANA ORLEA FOR THIS RECKLESS ACT.

KEY WORDS: THE PEOPLE'S SECURITY ORGANS, COMMUNISTS, POWER, COMMUNIST PROPAGANDA, RED SQUARE ORGANIZATION, PRISON

INTRODUCTION

Cette étude, consacrée à l'écrivaine Oana Orlea, vise à analyser une partie importante de sa biographie, plus précisément la période où elle faisait partie de l'organisation « subversive » *Le Carré Rouge*. Pour cet acte, l'écrivaine a été emprisonnée pendant plusieurs années dans le système pénitentiaire de la Roumanie communiste, ce qui a influencé son destin. Le projet est structuré en plusieurs parties, comme suit : une brève présentation biographique dans laquelle j'ai inclus/brièvement commentés les principaux travaux d'Oana

¹ Docteur ès Lettres, chercheur aux Archives du Conseil National pour l'Etude des Archives de la Sécurité, courriel électronique : elena.ion82@yahoo.com.

Orlea, un chapitre consacré à l'Organisation *Le Carré Rouge*, une description de la période d'incarcération/des conflits que l'écrivaine a eus en prison et un chapitre conclusif. Si pour la partie biographique, j'ai utilisé comme sources de documentation des dictionnaires littéraires et des entretiens donnés par l'écrivaine au cours de sa vie, pour les chapitres suivants, consacrés à l'activité politique, je me suis documenté dans les Archives du Conseil National pour l'Etude des Archives de la Sécurité (C.N.S.A.S.), où j'ai étudié les dossiers individuels d'Oana Orlea, mais aussi celles du groupe, ouverts au nom de l'Organisation *Le Carré Rouge*. A travers cette étude, j'ai voulu présenter l'activité de l'organisation, mais aussi le contexte historique qui a influencé le déroulement de l'enquête, en transformant un acte anodin dans un complot contre l'ordre étatique. L'activité de l'organisation se déroule de l'automne 1949 à l'été 1950, période pendant laquelle au sommet du Parti Communiste Roumain se déroule une lutte acharnée pour la suprématie, durant laquelle la population civile peut encore exprimer son opposition. Les dirigeants du Parti Communiste Roumain sont préoccupés par les luttes internes en visant à éliminer leurs adversaires. En 1950, Gheorghiu-Dej arrive en tête du Parti Communiste Roumain et déchaîne la terreur stalinienne sur les opposants au régime, ce qui influencera également le cours de l'enquête dans l'affaire de l'Organisation *Le Carré Rouge*. Si jusqu'en 1950, les miliciens regardaient avec indulgence les jeunes de 16-17 ans qui protestaient contre le régime, à partir de l'été 1950, leur dossier est pris en charge par les Organes de la Sécurité du Peuple et transformé dans une affaire qui menaçait la sécurité nationale. Comme l'incarcération, la libération des détenus de ce lot est également déterminée par le contexte historique. Jusqu'en 1954, Gheorghiu-Dej s'empare du pouvoir et la consolide, si bien que les prisonniers ne lui sont plus utiles, donc il ordonne l'examen du dossier et la libération des incarcérés.

INCURSION BIOGRAPHIQUE

L'écrivaine Oana Orlea (21 avril 1936 - 23 juillet 2014), de son vrai nom Ioana Maria Cantacuzino, est la fille du célèbre aviateur Constatin (Bâzu) Cantacuzino et d'Anca Diamandi. Elle a une enfance passée entre deux familles issues de milieux sociaux différents : du côté paternel, elle est apparentée à la célèbre famille Cantacuzino et au musicien George Enescu, ce qui lui permet d'avoir une éducation privilégiée et d'évoluer dans des milieux élégants. En échange, sa mère, Anca Diamandi, est issue d'une famille modeste. Après le divorce de Bâzu Cantacuzino, Anca Diamandi doit travailler pour subvenir aux besoins de sa fille et de sa mère. Les pénuries matérielles dans la famille maternelle aideront Ioana Maria Cantacuzino à s'adapter aux réalités économiques du temps de la guerre, à survivre en prison et dans la vie quotidienne pendant la période communiste. La jeune femme est une non-conformiste, ce qui conduit Anca Diamandi à l'inscrire comme pensionnaire, en 1945, à l'École Centrale de Bucarest. Sa mère pense que cette expérience adoucira l'esprit de fronde de la fille. Après la fin de la guerre, Oana Orlea suit les cours de l'école Ion Heliade Rădulescu (1947-1948), et à partir de 1949 on la retrouve comme élève du lycée « I. L. Caragiale » de Bucarest.

Le passage de monarchie à dictature communiste amène les membres de la famille Cantacuzino à prendre le chemin de l'exil, un par un, mais la future écrivaine reste au pays avec sa mère et sa grand-mère maternelle. C'est une période extrêmement difficile pour ceux qui ont pris la décision de rester dans la République Socialiste de Roumanie, alors que le Parti Communiste Roumain, une formation politique marginale et hors-la-loi à l'époque de la royauté, tente de gagner la légitimité. Ainsi, soutenus par l'armée soviétique qui se trouvait sur le territoire de la Roumanie, les dirigeants communistes roumains initient une purge des « bourgeois » de tous les domaines de la vie publique : culture, administration, éducation,

politique, etc. Tandis que les institutions sont prises d'assaut, les gens simples espèrent encore une restauration de la monarchie : le mouvement de résistance des partisans se déroule dans les montagnes, et les jeunes de la ville, élèves et étudiants, se livrent à des manifestations politiques en faveur du roi Mihai I. La population espère toujours qu'ils viendront les Américains, que la Roumanie ne tombera pas dans la sphère d'influence de la Russie stalinienne, ce qui prouve que le Parti Communiste Roumain n'avait pas beaucoup d'adeptes en Roumanie. Cette atmosphère de résistance contre le nouveau pouvoir se répand également au lycée I. L. Caragiale, où étudie Ioana Maria Cantacuzino. Les jeunes savent protester à leur manière et, selon le témoignage de l'écrivaine², ils chantent « Vive le roi ! » par esprit de la fronde, car de telles manifestations sont interdites. L'écrivaine affirme aussi avoir vraiment senti le changement de régime, en 1947, avec la réforme scolaire, lorsque le programme de certaines matières fut révisé : « Et je me suis rendue compte des conséquences de cette réforme bien plus tard, quand j'ai constaté les lacunes de la culture de base : je ne connaissais pas un mot de latin et je n'étais pas très consciente de notre latinité. Et comment on apprenait l'histoire ! Par exemple, les Louis. Quels Louis ? [...] Tous exploiters du peuple ! Combien ? Plusieurs ! *Louis* écrivait au tableau la pauvre professeur - elle-même réformée, venant d'une autre discipline, complètement écervelée. Ensuite, elle faisait une parenthèse qui comprenait des chiffres romains dans l'ordre croissant. Il y avait un fort esprit de rébellion dans l'école. »³ Parallèlement à la révision du programme scolaire, il y a une intense propagande dans les écoles, qui vise à endoctriner les élèves. Dans l'interview accordée à Mariana Marin, Oana Orlea se souvient comment des individus vêtus de vêtements en cuir venaient en classe pour expliquer les avantages du communisme et convaincre les élèves que leurs parents avaient des options politiques erronées. Parfois, la propagande gagnait du terrain, mais dans la plupart des cas, les étudiants résistaient toujours aux actions de propagande et ripostaient à leur manière. C'est aussi le cas du groupe *Le Carré Rouge* dont l'écrivaine faisait partie.

Ces actions sont tolérées par les communistes pendant environ 3-4 ans, jusqu'à ce qu'ils capturent l'appareil d'État. Depuis 1951, le climat social n'est plus aussi permissif, les communistes détenant déjà les manettes du pouvoir et disposant des outils nécessaires pour déchaîner la répression contre les opposants au nouvel ordre social. Le changement de paradigme se reflète également dans le milieu scolaire, où de nombreux élèves s'adaptent au nouveau contexte politique et deviennent des informateurs communistes. Une situation similaire est rencontrée par Ioana Maria Cantacuzino, qui fait l'objet d'un article démasquant, écrit par quatre collègues et publié dans le journal *Scânteia Tineretului*⁴ en novembre 1951. Elles dénoncent le cosmopolitisme de leur collègue et le fait qu'elle « se comporte comme une princesse des dollars », « qu'elle a les cheveux oxygénés, avec une frange et porte des jupes fendues ». Un an plus tard, la future écrivaine est arrêtée, avec plusieurs camarades, et enquêtée dans le cadre de l'affaire *Le Carré Rouge*. Comme elle en témoigne dans l'interview accordée à Mariana Marin, mais aussi à Radio Europe Libre, en tant que jeune femme, elle brave devant les enquêteurs et assume l'entière responsabilité de l'activité de l'organisation *Le Carré Rouge*, se déclarant à la tête de ce groupe « subversif ». Les enquêteurs dressent un dossier dans lequel ils accusent les jeunes d'« actions subversives ». Certains vont dans des camps de travail, comme c'est le cas avec Ioana Maria Cantacuzino, d'autres, comme Ion Varlam et Mihnea Ștefănescu, finissent en rééducation, une épreuve bien plus dure que la

² Oana Orlea, *Cantacuzino, prends tes jambes à ton cou et casse-toi!*, (Bucarest: Compania, 2008), 5-6.

³ Oana Orlea, *Cantacuzino, prends tes jambes à ton cou et casse-toi...*, 5-6.

⁴ Paula Ionescu, Liana Târâlă, Gabriela Vasiliu, Gabriela Ionescu, « Sur les manifestations cosmopolites de certains élèves », dans la revue *Scânteia Tineretului* apud Florin Manolescu, *Encyclopédie de l'exil littéraire roumain (1945-1989)*, édition Compania, Bucarest, 558.

prison. Oana Orlea est condamnée à 4 ans de réclusion administrative, dont elle n'exécute que 2 ans et 11 mois. Pendant la période où elle est incarcérée, elle connaît presque toutes les prisons de Roumanie. Elle est détenue à Văcărești, à Jilava, à Ghencea, au camp de travail de Pipera (« La Ferme Rouge »), à Târgșor, où elle travaille dans l'atelier de couture, à Mislea où elle est distribuée à l'atelier de tapis et de poupées pour l'exportation. En tenant compte du fait que le musicien George Enescu, alors à Paris, s'intéressait constamment au sort de sa petite-fille, Ioana Maria Cantacuzino est libérée en 1954. Dans l'interview accordée à Mircea Iorgulescu⁵, pour Radio Europe Libre, Oana Orlea avoue qu'à la sortie de la prison elle a été émerveillée par le silence du peuple, par le fait que les personnes en liberté ne protestaient en aucune façon contre les arrestations massives, contre les disparitions mystérieuses des opposants au régime communiste. Longtemps après sa libération, elle a souffert du syndrome du prisonnier politique : elle avait du mal à s'habituer à manger et se sentait coupable d'avoir été libérée alors que d'autres étaient encore en réclusion. Mais la sortie de prison n'est pas suivie d'une réhabilitation de la jeune femme, ce qui signifie qu'elle se trouve dans une situation désespérée. Elle ne peut pas poursuivre ses études et n'a pas d'emploi en raison de son dossier volumineux : ancienne prisonnière politique, descendante d'une famille stigmatisée par le nouvel ordre social, avec des proches ayant fui le pays. Jusqu'à son départ de la République Socialiste de Roumanie, elle est contrainte d'accepter des emplois inférieurs à son niveau intellectuel : elle a été à un moment donné temps soudeuse sur un chantier, aspect biographique également évoqué dans le roman *Alexandra des amours*, puis elle travaille comme caissière dans des bus longue distance sur la route Câmpulung Muscel. Elle a un emploi du temps exténuant qui commence à 3 heures du matin et se termine à 23 heures lorsqu'elle rentre. Quand on découvre qu'elle a fait de la prison, elle est licenciée parce qu'une ex-détenue ne peut pas s'occuper de la gestion. On lui propose de rester à la gare routière pour laver les bus, mais Oana Orlea n'accepte pas en raison de la promiscuité de l'environnement de travail. Le prochain emploi est à la coopérative Higiena, en tant que shampooineuse. Elle a accepté le poste parce qu'on lui avait promis d'apprendre la coiffure, un métier plutôt lucratif à l'époque. Ici, elle a une patronne dont le mari est employé par la Sûreté. Elle n'aime pas Ioana Maria Cantacuzino, car elle connaît son passé d'ancienne prisonnière. Pour l'humilier, elle l'oblige à laver les toilettes de la coopérative, mais l'écrivaine ne s'en dissuade pas. L'expérience d'ancienne détenue l'aide à remplir cette tâche. Un autre aspect biographique intéressant est le fait qu'en 1960, elle a été de nouveau arrêtée, car elle était suspecte dans l'attentat perpétré en septembre 1959 contre la camionnette de la Banque Nationale de Roumanie. Elle a été détenue à la police de la capitale pendant deux mois parce qu'elle était blonde, tout comme la femme suspectée dans cette affaire, elle avait un permis de conduire et possédait une moto. Lors de la seconde arrestation, Ioana Maria Cantacuzino est beaucoup plus prudente : désormais elle est amoureuse et veut reconstruire sa vie. De plus, l'accusation de vol lui semble injuste, n'a rien d'héroïque et relève de la compétence des délits de droit commun. Heureusement, les enquêteurs déterminent qu'elle n'a rien à voir avec le vol de la camionnette et la libèrent.

Pendant la période passée dans la République Socialiste de Roumanie, elle s'est mariée deux fois : avec Ion Dendrino, dont elle a divorcé en 1955, et avec Ludwig Birro⁶.

⁵ Mircea Iorgulescu, « En exil, certains sont restés comme figés dans un aspic de souvenirs », entretien réalisé avec Oana Orlea dans l'émission *Gens, destins, histoire*, 22 août 1988, disponible en ligne sur [<https://moldova.europalibera.org/a/25471909.html>] (consulté le 17/07/2022).

⁶ Dans l'interview accordée à Mircea Iorgulescu, l'écrivaine mentionne également un troisième mariage, mais, malheureusement, nous n'avons pas pu établir l'identité du troisième mari.

En ce qui concerne son activité littéraire, Oana Orlea peut être considérée comme une écrivaine marginale, dans le sens où elle n'est pas assimilée par un groupe littéraire particulier, et elle le restera jusqu'à son départ pour la France. Il a fait ses débuts littéraires par l'intermédiaire de Tudor Ursu, qu'elle a rencontré lors d'un séjour au ski. Il l'invita au Club littéraire Labiş et, en 1967, il publia des morceaux de sa prose dans la *Chronique de Iasi* sous le pseudonyme d'Oana Orlea. L'écrivain raconte au micro de l'Europe Libre comment elle a choisi son pseudonyme littéraire. Elle affirme qu'elle n'a pas voulu signer de son vrai nom afin de ne pas être associée à la famille Cantacuzino. Son mari, Ludwig Birro, aurait voulu une combinaison des deux noms (marié et jeune fille), mais l'écrivaine a opté pour le prénom Oana, comme on l'appelait à Higienea, et pour le nom, elle a ouvert une carte. La première destination repérée fut Sfânta Maria Orlea. Ainsi, le pseudonyme littéraire devient Oana Orlea. Pendant longtemps, elle a cru pouvoir écrire et publier dans le pays sans entrer en conflit avec le régime communiste. En 1965, sa tante, Alice Aloupyer, l'invite en France avec son mari, dans l'espoir qu'elle convaincra Oana Orlea de rester en exil. Ludwig Birro décide de rester à Paris, mais l'écrivaine retourne au pays, où elle avait sa mère mais aussi des amis et de nombreux projets littéraires. Quinze autres années s'écouleront avant qu'elle ne soit convaincue que le régime communiste ne peut pas être changé si facilement. Les écrits les plus importants publiés dans le pays sont : *Le cheval de dimanche* (1968), *La tortue orange* (1969), *Cercle d'amour* (1977) et *Un homme à sa place* (1980).

Elle ne s'est exilée qu'en 1980, « en raison du durcissement de la dictature », sans rien dire à son dernier mari. En France, elle commence une nouvelle vie et acquiert une notoriété dans le monde littéraire. Son premier roman (1986), *Un sosie en cavale (Périmètre zéro)*, connaît un succès éditorial et est favorablement accueilli par le monde littéraire parisien. Bien qu'il ait peu de pages, le livre est cohérent et décrit les absurdités d'un régime totalitaire. Toute l'action tourne autour du couple présidentiel formé par Kutu et la Bien-Aimée, deux personnages obsédés par l'idée d'un assassinat. De peur d'être tués, les deux créent une série de sosies successifs qui les remplacent lors des cérémonies officielles. De tous les imitateurs, Leontina, la remplaçante de la Bien-Aimée, est la plus qualifiée et la plus ambitieuse, car elle est confondue avec le personnage qu'elle remplace lors des réunions officielles. Mais ce jeu entre les personnages et leurs imitateurs ne se déroule seulement au niveau du couple présidentiel, mais aussi entre les employés du Périmètre Zéro : le maître de cérémonies, l'actrice, le maître-nageur, si bien que le jeu de la substitution et des masques se perpétue jusqu'à l'absurde. L'idée d'individualité disparaît, la vie des gens est coordonnée par une machine qui reproduit des sosies, de sorte qu'il n'est plus possible de faire la différence entre la vérité et le mensonge. Kutu et la Bien-Aimée ont l'impression que ce sont eux qui décident de ce qui se passe. En réalité, leurs actions sont supervisées par le Patron qui reçoit périodiquement des rapports sur l'activité du couple présidentiel. Il ne se contente pas de les lire, mais il décide également sur certains aspects importants de la vie des deux. Par exemple, lorsque la Bien-Aimée tombe gravement malade et que Kutu est tenté de la réprimer afin de canaliser sur elle la haine populaire, le Patron lui ordonne de ne pas le faire et de se présenter en public avec les sosies de la Bien-Aimée. Il est intéressant de noter que Leontina, la plus réussie des arrivées, a un étrange parcours. Au premier abord, la ressemblance physique n'est pas frappante. Au fur et à mesure qu'elle est formée pour remplacer la Bien-Aimée, Leontina est attirée par le pouvoir, aime être acclamée par les masses et se confond presque avec son modèle. Non seulement le thème du roman est surprenant, mais aussi la perspective narrative. Le récit se réalise à travers plusieurs personnages, ce qui crée un effet d'ambiguïté, d'annihilation de l'individualité, de reproduction sérielle. Après la parution de ce roman, l'écrivaine a été invitée à l'émission *Apostrophes* du célèbre critique littéraire Bernard Pivot.

Le moment de l'intervention télévisée est décrit par Monica Lovinescu dans son *Journal* : « Oana Orlea chez *Apostrophes*. J'avais le trac pour elle, qui, parmi les six débutants, plus une star (Régine Desforges), n'intervenait que l'avant-dernière. C'est très bien, malgré le fait que Bernard Pivot semble beaucoup plus à l'aise avec les sujets actuels que de décrire un univers totalitaire. Pourtant sont cités Orwell (par Régine Desforges) et Kafka par son traducteur [...] ». ⁷ Après l'invitation à l'émission *Apostrophes*, le livre a également bénéficié d'une présentation élogieuse dans le journal *Le Quotidien*, où l'auteure est mentionnée aux côtés de Paul Goma et Nicolae Breban : « Téléphone de Cristrovici : on a publié dans *Le Quotidien* sous la signature de Dupoy et sous le titre générique « Il sont fous ces roumains... » trois chroniques sur Goma, Oana Orlea et Breban. Tout favorable, pour Oana même dithyrambique. » ⁸ Le prochain roman en français, *Le Pourvoyeur*, ne suscite pas autant d'intérêt de la part de la critique, peut-être parce que l'écrivain entre en conflit avec la maison d'édition Seuil, où parurent ses premiers livres, et décide de l'éditer et de le commercialiser à ses frais. Les seuls échos critiques apparaissent dans le *Journal* de Monica Lovinescu. Elle est impressionnée par l'idée d'Oana Orlea d'écrire un roman sur le couple victime-bourreau : « J'ai lu le roman d'Oana Orlea, *Le Pourvoyeur*, édité par elle-même après les ennuis qu'elle a eu avec Seuil, où ses deux romans précédents avaient été publiés. Maintenant elle est à son aise en français. Et sur le sujet : le couple bourreau-victime est transplanté dans une sinistre cage de chiens-loups. Je retrouve non seulement l'écrivaine, mais aussi l'amatrice de chiens-loups (avec l'un d'eux nous avons partagé des vacances à St-Tropez, sans se douter qu'il pourrait aussi devenir un personnage de roman). Je ne sais pas si sa façon de faire (son nom sur la couverture au lieu de celui de l'éditeur et de vendre à des amis par courrier) ne nuira pas au roman. » ⁹ Après la chute du communisme, le roman *Alexandra des amours* (2005) a été traduit en roumain, dont le récit capture les histoires d'amour d'un personnage féminin vivant dans un régime dictatorial. Les personnages masculins de la vie d'Alexandra ne sont qu'un prétexte pour décrire les environnements sociaux de la période communiste. Ainsi, devant le lecteur se trouvent des ouvriers, des paysans, des descendants de la bourgeoisie, rejetés à la périphérie de la société, ou des jeunes qui abdiquent de leurs propres opinions et cherchent une place dans le nouvel ordre social.

Oana Orlea se démarque non seulement en tant que romancière, mais contribue également à la littérature mémorielle à travers l'interview accordée à Mariana Marin et transformée par celle-ci dans un livre intitulé *Cantacuzino, prends tes jambes à ton cou et casse-toi !* (1991, 2008), dans lequel Oana Orlea raconte la période passée en détention.

Dans les dernières années de sa vie, l'écrivaine a le sentiment de ne plus s'intégrer dans le paysage du monde littéraire parisien. Quelques insatisfactions se présageaient déjà au moment de l'entretien accordé à Mircea Iorgulescu, où l'auteure affirme que le milieu littéraire parisien n'est pas très différent de celui de la Roumanie : les écrivains sont dominés par l'orgueil, la convention, les apparences, donc elle se retire dans une maison de campagne où elle reçoit la visite de quelques amis lettrés qui partagent sa déception. Selon le témoignage de George Vișan, conseiller à la salle de lecture du Conseil National pour l'Étude des Archives de la Sécurité, vers la fin de sa vie, Oana Orlea est de plus en plus renfermée et réticente envers ses hôtes. George Vișan lui a rendu visite, avec Radu Miculescu, pour discuter du temps passé en prison. Bien que dans sa jeunesse, elle ait été volubile sur le sujet, lorsqu'elle a été visitée par les deux, elle a exprimé son désintérêt pour le sujet, déclarant

⁷ Monica Lovinescu, *Journal*, (1981-1984), (Bucarest: Humanitas, 2002), 125.

⁸ Monica Lovinescu, *Journal...*, 152.

⁹ Monica Lovinescu, *Journal...*, 377-378.

qu'elle ne souhaitait pas se souvenir de cette période douloureuse de sa biographie. Oana Orlea est décédée en 2014, laissant derrière elle une activité littéraire prestigieuse, mais assez méconnue par le grand public de la Roumanie post-communiste.

L'organisation *Le Carré Rouge*

Les documents officiels révèlent le fait que l'organisation *Le Carré Rouge* a été créée par un groupe d'élèves du lycée « I. L. Caragiale », de Bucarest, et a été active de l'automne de l'an 1949 à l'été de l'an 1950, date à laquelle elle a été supprimée par Ioana Maria Cantacuzino, considérée comme la tête du groupe. Il comptait quatorze membres¹⁰, mais les organes de la Sécurité Populaire considéraient que le noyau dur était composé de Ioana Maria Cantacuzino, Radu Miculescu, Mihnea Ștefănescu, Mihai Sturdza, Grigore Ghika et Ion Varlam. L'activité des autres membres est modeste, l'enthousiasme des jeunes étant estompé par la crainte d'une répression par les autorités. Ioana Maria Cantacuzino raconte les événements de l'automne/hiver 1949-1950, dans une déclaration non datée¹¹. Elle affirme avoir proposé à Mihnea Ștefănescu, Ion Varlam et Radu Miculescu, la formation d'une organisation politique. Les trois tiennent diverses réunions pour choisir un nom. Parmi les noms qui ont circulé lors des réunions, l'auteur de la déclaration se souvient de *La lutte illégale*, *La flèche bleue* et *Le carré*. Enfin, on arrive à *Carré Rouge*, un symbole qui sera également imprimé sur les manifestes. Leur action principale consistait à rédiger des manifestes, avec des slogans anticommunistes, qu'ils distribuaient dans les locaux de l'Église Catholique à Șosea, à Calea Dorobanti, au boulevard Magheru et à la Gare du Nord. Sur certaines feuilles sont imprimés des messages d'encouragement tels que : « Roumains, continuez à lutter ! Courage ! Les Américains arrivent » ou « Continuez à lutter! Il y en a beaucoup qui regardent dans l'ombre ! »¹²

D'autres sont imprimés avec des slogans faisant allusion à la mort de Staline, comme « Vive Staline ! Vous avez mis des pommes de terre dans le sol ». Cependant, Ioana Maria Cantacuzino ne mentionne pas ces derniers dans sa déclaration. Ils seront révélés bien plus tard dans l'interview qu'elle a accordée à Europe Libre. Une centaine de ces feuilles ont été distribuées jusqu'à l'été 1950, lorsque Ioana Maria Cantacuzino convoque une réunion pour dissoudre l'organisation, effrayée par le fait que quelqu'un l'ait cherchée au lycée, lors des examens, pour l'interroger sur ses activités politiques. De la déclaration d'Ioana Maria Cantacuzino, on peut déduire qu'elle a essayé de recruter de nouveaux membres, mais elle s'est heurtée aux réticences de ses collègues, et l'affaire est devenue notoire, arrivant jusqu'à la direction du lycée : « Un peu plus tard, pendant les examens que je passais en fin d'année, j'ai été convoqué à l'école, l'enquête a eu lieu dans le bureau de la proviseure, au cours de laquelle on m'a montré une déclaration faite par Bogdan et réfutée par Tudor Petre et Ilie Petre, dans laquelle ils montraient que je leur avais proposé leur entrée dans l'organisation. Ces

¹⁰ La description du dossier P426/tome 2 des archives du C.N.S.A.S. montre que l'organisation *Le Carré Rouge* comprenait : Mariana Bucurescu (arrêtée le 12 juillet 1952), Marioana Cantacuzino (arrêtée le 11 juin 1952), Dan Florescu (arrêté le 24 juillet 1952), Petre Gheorghe (arrêté le 9 juillet 1952), Grigore Ghica (arrêté le 9 juillet 1952), Dumitru Lecca (arrêté le 9 juillet 1952), Vasilichia Mazanitis (arrêté le 12 juillet 1952), Radu Alexandru Miculescu (arrêté le 9 juillet 1952), Ilie Petre (arrêté le 9 juillet 1952), Cornelia Roman (arrêtée le 12 juillet 1952), Mihnea Ștefănescu (arrêtée le 17 juillet 1952), Mihail Sturdza (arrêté le 9 juillet 1952), Cornel Todea (arrêté le 24 juillet 1952) et Ion Varlam (détenu le 9 juillet 1952).

¹¹ Archives du Conseil National pour l'Étude des Archives de la Sécurité (ACNSAS), fond pénal, dossier 426, tome 3, 172.

¹² Archives du Conseil National pour l'Étude des Archives de la Sécurité (ACNSAS), fond pénal, dossier 426, tome 3, 172.

élèves n'ont eu aucune mission reçue de l'organisation, ni ne distribuaient de manifestes. »¹³ Plusieurs décennies plus tard, alors qu'elle est déjà en exil, l'écrivaine affirme avoir révélé l'existence de l'organisation à son petit ami de l'époque. Il aurait signalé aux autorités : « Tout allait bien jusqu'à ce que j'aie eu la mauvaise idée de parler de notre organisation à mon dragueur de l'époque... Je ne me souviens plus de son nom. Il nous a simplement dénoncés. Ma mère a été convoquée à l'école, où, dans un bureau, un agent de sécurité m'avait interrogée, et on a dit à ma mère de maîtriser la situation. Ils l'ont menacée d'arrestation, mon attitude étant, selon eux, le résultat de l'éducation à domicile. »¹⁴

En corroborant les deux sources, on peut conclure qu'on a connu les actions des élèves grâce à des rumeurs et des dénonciations. Contraints par les circonstances, ils dissolvent l'organisation, mais n'abandonnent pas complètement l'idée de lutter contre le nouvel ordre social. Dans leur naïveté, ils espèrent encore pouvoir contribuer au renversement du régime communiste et décident de fuir dans les montagnes pour rejoindre les partisans. Pour ce faire, ils essaient de vendre des choses personnelles au « marché aux puces ». Heureusement, ils sont incapables d'avoir des ressources financières suffisantes pour mettre en œuvre leur plan. À l'hiver 1951-1952, Ioana Maria Cantacuzino est toujours préoccupée par l'idée de former une nouvelle organisation et tente de coopter également Radu Miculescu. Concernant la seconde tentative de constitution d'un tel groupe, les documents des archives de la Sûreté ne sont pas très clairs. Il est impossible de déterminer si la deuxième organisation a réellement existé. D'après certaines notes, il semble que les chefs du nouveau groupe étaient Radu Miculescu et Ioana Maria Cantacuzino. Ils auraient proposé à d'autres de rejoindre l'organisation, mais les élèves, encore sous l'influence de ce qui s'est passé il y a un an, ne se sont pas présentés à la première réunion organisée à la résidence de Radu Miculescu. D'après d'autres notes, il ressort que Ioana Maria Cantacuzino et Radu Miculescu étaient déjà en contact avec les partisans dans les montagnes. Par exemple, le 23 janvier 1952¹⁵, la source Cucu note que Ioana Maria Cantacuzino et Radu Miculescu envoient des colis et de la nourriture dans les montagnes pour aider les partisans. Ils ont également l'intention d'organiser des voyages pour rencontrer les opposants au régime communiste réfugiés dans les montagnes : « Dans l'une des notes précédentes, j'ai signalé le fait que l'élève Miculescu Radu de L.B. 7¹⁶ avec l'élève Cantacuzino Maria de L.F. 12¹⁷ envoient dans les montagnes des paquets de nourriture. Nous revenons avec ce qui suit : L'élève Cantacuzino Maria, parlant à une de ses amies, a déclaré que c'était le bon moment pour organiser un groupe, mais qu'elle avait besoin des gens fiables. Elle a également déclaré qu'elle avait besoin d'un fonds pour organiser des thés et des voyages dans les montagnes pour mieux connaître les gens. Elle pouvait obtenir de l'argent en allant au *marché aux puces* avec des choses à vendre et de l'argent de poche de Radu Miculescu. »¹⁸ Environ un mois après cette note d'information, le 29 février 1952, un rapport qui pointe le même aspect est rédigé.

Il est difficile de croire que des lycéens, aux moyens financiers limités, aient pu contacter les partisans dans les montagnes uniquement par enthousiasme. Mon hypothèse est que l'idée des deux de rejoindre les combattants anticommunistes a été exagérée par la source Cucu. Même dans ces conditions, la note est intéressante car elle prouve que d'anciens membres de l'organisation *Le Carré Rouge* avaient été pris pour cible par les autorités et

¹³ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, 172.

¹⁴ Oana Orlea, *Cantacuzino, prends tes jambes à ton cou et casse-toi...*, 11.

¹⁵ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, 214.

¹⁶ Abréviation indiquant le Lycée pour garçons no. 7.

¹⁷ Abréviation désignant le Lycée pour filles no. 12.

¹⁸ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, 214.

étaient poursuivis. De là à la transformation de l'activité de ces élèves dans une organisation subversive, il n'y a qu'un pas.

Dans le témoignage laissé dans le magazine *Memoria*¹⁹, Ion Varlam explique la motivation derrière la décision de la Sûreté de donner une telle tournure à des actes anodins, commis par de jeunes idéalistes. Il prétend qu'en fait, le nom de l'organisation était *Le Losange Rouge*, et que le titre a été inventé par la Sûreté dans le but de justifier son existence et de trouver des « ennemis du peuple » qui menaçaient le nouvel ordre social. Il rapporte qu'au cours de l'hiver 1948-1949, une bonne partie des élèves du lycée I. L. Caragiale ont mené des activités politiques de soutien à la monarchie, influencés par le climat social. L'activité de l'organisation aurait été coordonnée par les étudiants plus âgés qui auraient utilisé ceux des cycles inférieurs pour diffuser des manifestes anticommunistes, pensant qu'eux, étant mineurs, ne seraient pas enquêtés par la Sûreté. Selon Ion Varlam, en 1952, le contexte se complique car le petit-fils d'un ancien ministre²⁰ est poignardé par un jeune homme issu des rangs des « bourgeois ». La milice profite de cet événement pour transmettre le dossier à la Sûreté, dans le but de laisser l'impression qu'elle a découvert une affaire extrêmement sérieuse. Le point de vue d'Ion Varlam est plausible et il est étayé par des éléments des dossiers de poursuite, tels que les biographies des personnes impliquées, mais aussi par des actions similaires menées par les Organes de Sécurité du Peuple à peu près à la même période. Par exemple, dans le dossier P426/tome 2 on indique que bien que l'organisation ait eu quatorze membres, tous n'ont pas été internés dans des camps de travail ou inclus dans la rééducation. Ceux qui ont souffert les punitions étaient les descendants des « bourgeois » ; ceux qui venaient de familles bien connues : Ioana Maria Cantacuzino apparentée à George Enescu ; Mihai Sturdza - descendant du souverain, tout comme Grigore Ghika ; Radu Miclescu qui vient d'une vieille famille noble ; Dan Florescu, dont les parents travaillaient à la Légation des États-Unis, et Mihnea Ștefănescu, en tant que fils du directeur-délégué de l'Usine Tohan.

Mais *Le Carré Rouge* n'est pas la seule organisation d'enfants enquêtée par les autorités. Ion Varlam raconte également des choses sur les groupes rencontrés dans le système pénitentiaire de la République Socialiste de Roumanie : le groupe « URSS go home », condamné parce que ses membres ont écrit « URSS go home » sur les trottoirs de Iași, le groupe des saboteurs de Ploiești qui avait l'intention de détourner les trains transportant du pétrole à l'U.R.S.S. ou le groupe d'artilleurs. Le but de ce dernier était de bombarder le Ministère de l'Intérieur avec un canon remorqué par un tramway.

Un autre argument en faveur de l'hypothèse d'Ion Varlam peut être extrait des archives de l'organisation *Le Carré Rouge*. Dans le tome 4 du dossier P426, intitulé « Mihnea Ștefănescu », il y a des notes de suivi et des rapports rédigés au nom de Dan Florescu. Il a mené seul des activités contre-révolutionnaires dont les autres membres du groupe ne semblent pas être au courant. A l'automne 1949, il rédige, en l'absence de ses parents, des bulletins avec le symbole électoral du Parti National Paysan, à savoir l'œil, et les a jetés au hasard dans les locaux du lycée, où ils ont été découverts quelques semaines plus tard. Lors de l'interrogatoire, Dan Florescu avoue sa culpabilité et il déclare avoir rédigé ces soi-disant « manifestes » le 29 octobre 1949, inspiré par la consultation de quelques vieux journaux et de quelques livres d'histoire. Après l'enquête du 25 novembre 1949, on propose que l'élève soit remis à ses parents pour surveillance. Il semble cependant que Dan Florescu rechute, car

¹⁹ Ion Varlam, *Le goulag roumain vécu par un enfant*, dans le magazine *Memoria*, no. 25, sans année, 26-35.

²⁰ Mon hypothèse est qu'il s'agirait du petit-fils de Gheorghe Mârzescu. J'ai tiré cette conclusion, car Ion Varlam déclare qu'il s'agit du ministre qui a interdit le Parti Communiste Roumain.

le 29 novembre 1949, la source Bob rapporte que 8 autres dépliant, avec le symbole électoral du Parti National Paysan, ont été trouvés. La même source indique que l'élève a également fait l'objet d'une enquête pour diffusion de tels manifestes. Un rapport du janvier 1950 révèle comment l'auteur des « manifestes » a été identifié. Dan Florescu les a écrits sur un papier imprimé avec le nom de son père, le lieutenant-colonel Marin Florescu. Cet incident prouve que dans les lycées de la capitale régnait un climat hostile au nouveau pouvoir, et les élèves protestaient, croyant de pouvoir empêcher l'instauration du communisme. Le fait que cette affaire, mineure d'ailleurs, n'ait pas été transformée dans un dossier volumineux soutient l'hypothèse d'Ion Varlam. Ce climat favorable, qui aurait conduit les autorités à trouver des ennemis de classe même parmi les mineurs, n'avait pas été encore créé.

Bien qu'elle présente quelques inexactitudes sur la naissance du nom du groupe, la confession d'Ion Varlam mérite d'être rappelée car elle décrit un climat social tendu, dans lequel les communistes se souciaient de réprimer toute opposition et transformaient des jeunes naïfs en ennemis de classe.

En revenant aux documents officiels, on peut constater que les élèves eux-mêmes ont aidé les enquêteurs en se faisant passer pour des opposants au communisme. La déclaration de Radu Miculescu, rendue le 22 juillet 1952, dans laquelle il affirme détester le communisme, est éloquente à cet égard :

« Question : pour quelle raison as-tu mené cette activité contre-révolutionnaire ?

Réponse : La raison qui m'a poussé à mener cette activité contre-révolutionnaire était la haine que j'ai pour le régime actuel pour les raisons suivantes : la première raison a été le fait qu'à la suite des réformes menées par le régime actuel on n'a plus donné pas la possibilité de bien vivre tant à ma famille qu'à d'autres familles, qui avaient dans le passé une bonne situation matérielle, et une autre raison est le départ du roi car j'aimais la monarchie. »²¹ Radu Miculescu n'est pas la seule personne du groupe à montrer son aversion pour le nouveau régime politique. Dans le tome 2 du dossier P426 il y a un rapport²² résumant les actions et les déclarations de chaque élève. Ainsi, on apprend que Ion Varlam a rejoint le groupe parce qu'il considérait « la lutte contre le régime actuel comme un acte d'héroïsme »²³, et que Mihnea Ștefănescu a mené « une activité contre-révolutionnaire », parce qu'il détestait le nouvel ordre social, qui a dépouillé sa famille²⁴.

De l'analyse des documents, il ressort que l'existence du groupe était connue depuis l'été 1950 et que les membres étaient surveillés par des élèves de l'entourage des personnes arrêtées ultérieurement. A partir de janvier/février 1952, les autorités deviennent plus « vigilantes », si bien qu'à l'été de la même année des perquisitions sont effectuées au domicile des protagonistes de ces événements. Le résultat des investigations est négatif, aucun manifeste ou autre matériel compromettant n'est trouvé. Cependant, les étudiants sont arrêtés et font l'objet d'une enquête pendant plusieurs mois. Les déclarations rendues au cours de la période d'enquête prouvent qu'ils ont subi des pressions pour transformer un acte de bravoure dans une affaire dangereuse. La peur qu'inspirent les enquêteurs est visible dans l'attitude de Grigore Ghika. Le 29 juillet 1952, il fait une sorte d'« autocritique », affirmant qu'il ne mérite pas la carte de membre de l'Union de la Jeunesse Ouvrière, puisque son implication dans l'activité de l'organisation *Le Carré Rouge* le rend indigne de cette « honneur » : « Je suis

²¹ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, 26.

²² ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 2, 36-43.

²³ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 2, 40.

²⁴ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 2, 40.

entré dans l'Union de la Jeunesse Ouvrière dans le but d'être dans la lignée des autres jeunes, mais par mon comportement j'ai prouvé que je ne peux pas détenir honorablement l'appartenance à l'Union de la Jeunesse Ouvrière »²⁵ Si on lit entre les lignes, on se rend compte que Grigore Ghika n'est pas un sympathisant du communisme. Il ne s'est pas inscrit dans l'Union de la Jeunesse Ouvrière par conviction, mais pour ne pas faire de l'harmonie discordante et pour se rallier aux tendances d'une époque où l'on apprend que les apparences sont au-dessus de ses propres convictions. Mais l'enquêteur passe à côté de la nuance de la première partie de la déclaration et ne retient que le soi-disant sentiment de culpabilité exprimé par Grigore Ghika dans la deuxième partie de ses aveux. Les pressions des enquêteurs sont également prouvées par les multiples confrontations entre les membres du groupe. Ils espéraient que les personnes mises en examen déclareraient des choses graves qui leur permettraient de transformer le dossier dans une affaire retentissante. Avec certains des protagonistes, ils ont eu de la chance. A la satisfaction des enquêteurs, Ioana Maria Cantacuzino et Radu Miclescu se disputent pour la direction de l'organisation considérant que la lutte contre le communisme est un acte d'héroïsme. D'autres membres du groupe nient ce qui s'est passé, mettant les autorités en difficulté. Un tel moment se produit le 28 juillet 1952, lorsque Ioana Maria Cantacuzino et Mihai Sturdza sont confrontés. Tandis que la première affirme que son ami a été témoin de la distribution des manifestes, Mihai Sturdza nie ce fait : « Cantacuzino Marioana : A l'automne 1949, le susmentionné Mihail Studza était présent lorsque nous avons affiché des manifestes contre-révolutionnaires sur les murs des maisons autour de la rue Sofia, rédigés par moi et je lui ai proposé de rejoindre l'organisation contre-révolutionnaire, mais il a refusé.

Sturdza Mihai : La dénommée Cantacuzino Marioana ne m'a jamais suggéré de m'inscrire dans une organisation contre-révolutionnaire et je n'ai pas été jamais présent lorsqu'elle distribuait des manifestes. »²⁶ En corroborant les aveux des deux, on peut conclure que Mihai Sturdza était au courant de l'existence du *Carré Rouge*, mais il a refusé de s'impliquer dans la distribution de manifestes, ce que Ioana Maria Cantacuzino a également reconnu. Grigore Ghika a la même attitude hésitante. Il avoue qu'il était au courant de l'activité « contre-révolutionnaire » de ses amis, qu'il avait eu des discussions à ce sujet avec Ioana Maria Cantacuzino et Ion Varlam, mais, selon ses dires, il aurait refusé d'adhérer à l'organisation²⁷ : « Au printemps de l'an 1950, Varlam Ion est venu me voir et il m'a également dit qu'il faisait partie d'une organisation avec Marioana Cantacuzino, qu'ils avaient fait des manifestes qu'ils avaient ensuite distribués. À cette déclaration de sa part, j'ai pensé que c'était une vantardise, mais je leur ai quand même dit que ce qu'ils faisaient n'était pas bon et que je ne m'associerais jamais avec eux. J'avais l'impression qu'ils avaient compris et qu'ils ne referaient plus de telles choses. Je mentionne que je ne faisais pas partie de cette organisation, je ne sais pas de qui elle est composée (à part Varlam Ion et Marioana Cantacuzino) et que je n'ai pas participé à la rédaction des manifestes et ne connaissais pas les buts poursuivis par cette organisation contre-révolutionnaire ».²⁸

Si l'on se réfère à l'âge des élèves et au contexte socio-politique, l'attitude des membres du groupe est compréhensible. Radu Miclescu, Ioana Maria Cantacuzino, Ion Varlam, Mihnea Ștefănescu sont des idéalistes, ils croient que lutter contre le communisme est un acte de bravoure. Ils admettent leurs actes devant les enquêteurs et essaient de leur

²⁵ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 2, 136, verso.

²⁶ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, 57.

²⁷ ACNSAS, fonds pénal, dossier 426, tome 2, 41.

²⁸ ACNSAS, fonds pénal, dossier 426, tome 2, 141.

donner une aura héroïque. Une envie naturelle, d'ailleurs, pour des jeunes de leur âge. Au pôle opposé se trouvent Mihai Sturdza et Grigore Ghika, intimidés par les interrogatoires répétés et les questions presque obsessionnelles des enquêteurs, qui espéraient trouver une faille dans la déclaration de l'interrogé pour amplifier les événements.

L'enquête dure de juillet à octobre 1952, lorsque la Direction Générale de la Sécurité du Peuple prépare un rapport avec les conclusions de l'enquête. Neuf²⁹ des quatorze membres de l'organisation sont mis en liberté « après avoir été préalablement minutieusement traités, eux et leurs parents, à qui ils ont été consignés ». ³⁰ Les autres étudiants ont été internés dans des camps de travail ou de rééducation, avec des peines variant entre 24 et 48 mois, selon le rôle joué au sein du groupe. Les peines les plus longues ont été infligées à Ioana Maria Cantacuzino (48 mois) et Radu Miclescu (36 mois), car ils étaient considérés comme les éléments les plus dangereux.

L'écrivaine Oana Orlea se souvient également de l'arrestation et de l'enquête dans l'interview accordée à Mariana Marin, où elle raconte comment elle a été convoquée au pénitencier de Rahova et, pendant plusieurs mois, sa famille n'a rien su de son sort. Adolescents, ils n'ont pas remarqué les pièges des enquêteurs et ont voulu avouer courageusement leurs actes. L'enquête a été dure, les membres du groupe étant torturés physiquement et mentalement. Parmi les tortures physiques, la plus douloureuse était la peine pendant laquelle on resserrait les menottes : « Je ne me souviens plus du nombre de gifles que j'ai reçues, rien par rapport à ce qui a été fait aux autres, mais je dois citer les fameuses menottes qui se resserrent et se resserrent, au besoin. Ils m'ont tordu les bras derrière le dos et m'ont mis les menottes au-dessus du coude. Les bras étant beaucoup tirés vers l'arrière, les poumons sont comprimés, la capacité thoracique réduite, on respire mal. Et on les resserre. Très fort. Il arrive un moment où on ne sent plus grand-chose. Le bras enfle, fait des bleus, les menottes se bouchent. Quand on les fait sortir et le sang coule, la douleur est atroce. »³¹ Mais les prisonniers sont également torturés mentalement, par le fait qu'ils sont privés d'objets communs, comme un mouchoir, une brosse à dents. Ils sont également contraints de satisfaire leurs besoins physiologiques selon un horaire préétabli, la porte des toilettes ouverte, sous l'œil attentif du gardien, ce qui affaiblit la capacité de résistance à l'enquête. Comme le raconte l'écrivaine dans la même interview, on faisait des pressions pour obtenir l'aveu qu'un adulte se cachait derrière l'organisation ou que les jeunes étaient en contact avec les membres de l'exil : « Une seule chose ils n'ont réussi à nous faire admettre, à savoir que nous avons été dirigés par des étrangers, plus précisément par les Américains. Une telle déclaration aurait été une grande claque. Sur cette base, il aurait eu l'occasion d'organiser un procès, dans la bonne tradition des procès truqués de l'époque, et il aurait prouvé une fois de plus que l'Occident capitaliste veut creuser, etc., etc. On m'a également été demandé de témoigner que mon père, s'étant enfui à l'étranger, m'aurait contacté par l'intermédiaire de ma mère. »³² Ainsi, les faits sont exagérés par les organes de la Sécurité du Peuple en toute connaissance de cause. De plus, Alexandru Drăghici et Petru Groza étaient au courant de cette affaire et ils ont échangé des informations sur le sort de Ioana Maria Cantacuzino. Voilà comment Alexandru Drăghici décrit la situation dans un document, rédigé le 16 décembre 1953 et adressé à Petru Groza : « A votre lettre no. 1566, regardant Cantacuzino Marioana, nous vous informons que celle-ci a été arrêtée en 1952, coupable du crime de complot contre

²⁹ Les personnes libérées après ces enquêtes étaient : Grigore Ghika, Petre Ilie, Lecca Dumitru, Florescu Dan Alexandru, Roman Cornelia, Tudor Petre, Todea Cornel, Mazanitis Vasilichia, Bucurescu Mariana.

³⁰ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 2, 7.

³¹ Oana Orlea, *Cantacuzino, prends tes jambes à ton cou et casse-toi...*, 13-14.

³² Oana Orlea, *Cantacuzino, prends tes jambes à ton cou et casse-toi...*, 14.

l'ordre social. [...] Cantacuzino Marioana a initié en 1949 la formation d'une organisation subversive, recrutant un certain nombre d'éléments à cet effet. Au sein de cette organisation, on a tenu plusieurs réunions au cours desquelles on a porté des discussions hostiles. Pendant la période 1949-1950, les membres de cette organisation subversive, dirigée par la susnommée, rédigèrent et répandirent dans les rues de Bucarest une centaine de manifestes contre-révolutionnaires. En 1952, celle en question tenta de réactiver les éléments de l'organisation afin d'obtenir des fonds par divers moyens, pour venir en aide aux fugitifs des montagnes. Pour ce qui précède, étant mineure, elle n'a pas pu être jugée, mais elle a été internée dans un centre de rééducation pendant 4 ans. »³³ Alexandru Drăghici adopte la rhétorique communiste de l'époque et présente Ioana Maria Cantacuzino comme une ennemie de classe, un élément dangereux, qui a recruté d'autres élèves en les engageant dans des actions mettant en danger la sécurité nationale. Pour les responsables du moment, l'implication de Ioana Maria Cantacuzino dans ce dossier est une arme à double tranchant. D'un côté, l'affaire est convenable, car la jeune fille est issue d'une vieille famille, avec une résonance dans l'espace public roumain, ce qui permet aux communistes de donner un exemple, de décourager leurs adversaires. D'autre part, elle est la petite-fille de George Enescu et l'État roumain veut récupérer le grand musicien. Il tenait beaucoup à sa petite-fille, s'intéressait constamment à son sort et essayait de trouver un moyen de la libérer. Les démarches entreprises par George Enescu et Maruca Cantacuzino sont évoquées par Corneliu Bedețeanu dans la lettre du 4 juillet 1954, adressée à Alexandru Drăghici : « Et la seconde demande est de lui donner des nouvelles de *fetitza* ³⁴ », car vous ne savez pas comment c'est important pour lui... Si tu pouvais faire quelque chose pour l'aider, tu ferais un grand bien pour toute la cause en général... Le Maître pose toujours des questions sur *fetitza* et je suis sûr qu'une bonne nouvelle apporterait de grands changements... »³⁵ L'appel de George Enescu et de Maruca Cantacuzino ne reste pas sans réponse. En novembre 1954, un nouveau mandat d'arrêt est émis au nom de Ioana Maria Cantacuzino, qui fait l'objet d'une enquête et d'un interrogatoire sur son activité contre-révolutionnaire au sein de l'organisation *Le Carré Rouge*. Le 23 novembre 1954, l'inculpé est incarcéré au pénitencier de Jilava et le dossier est transféré au Parquet Militaire, les auteurs étant mineurs au moment de l'infraction. Ce n'est qu'en janvier 1955 que le tribunal militaire de Bucarest ordonna le procès des membres du groupe *Le Carré Rouge*, invoquant l'excuse qu'ils étaient mineurs au moment de l'infraction. Deux mois plus tard, en mars 1955, le Parquet ordonne la clôture du dossier pour Ioana Maria Cantacuzino, Radu Miculescu et Mihnea Ștefănescu. Des documents consultés, nous avons conclu que Ioana Maria Cantacuzino bénéficiait de la protection de son célèbre grand-père, mais ce n'est pas seulement l'insistance et la ténacité de ses proches qui se trouvaient à l'étranger qui ont conduit à la décision des autorités de la libérer. À mon avis, l'attitude d'insoumission de Ioana Maria Cantacuzino et les conflits qu'elle a constamment eus avec la direction des prisons et des camps de travail, où elle a été enfermée, ont joué un rôle dans sa libération, comme nous le verrons dans la suite.

DANS LE SYSTEME PENITENTIAIRE DE ROUMANIE

De la présentation faite dans les sous-chapitres précédents, il ressort que l'écrivaine Oana Orlea est condamnée et internée dans les camps de travail pour une durée de 48 mois. En octobre 1952, elle entre en prison et entre en contact avec le système de détention

³³ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, 99.

³⁴ *Fetitza* (fillette) est Ioana Maria Cantacuzino.

³⁵ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, 101.

communiste. Son esprit de fronde ne s'arrête cependant pas aux portes de la prison, mais se manifeste également dans les prisons où a passé plus de deux ans. Des échos de son attitude « hostile » se retrouvent également dans les dossiers du fond pénal, à partir de 1953, lorsque la direction des prisons, où elle fut successivement transférée, rédigea diverses notes et procès-verbaux signalant l'indiscipline de la détenue. Le 9 juillet 1953, l'informatrice BM dénonce Ioana Maria Cantacuzino comme hostile au nouvel ordre social. L'informatrice utilise les termes suivants pour illustrer les opinions politiques de la détenue : « Cantacuzino Marioana, qui a seulement 16 ans, ancienne organisatrice de l'organisation subversive appelée *Le Carré Rouge*, dit très clairement et calmement, je n'aime pas les gens d'aujourd'hui, ce sont des voyous, je ne les supporte pas, je veux qu'on (indéchiffrable) tout et je veux devenir ministre des affaires étrangères. Aujourd'hui, ils sont l'ivraie de la société, et le lendemain ils sont au plus haut niveau de direction. »³⁶ Son attitude insoumise ne se limite pas à critiquer le nouvel ordre social, elle écrit aussi quelques poèmes³⁷ et un fragment à caractère « anti-démocratique », qu'elle coud à l'aiguille sur son pyjama, des textes subversives, qu'elle écrit entre décembre 1953 et janvier 1954. Elle a fait l'objet d'une enquête pour cet acte au cours de l'année 1954. Ces créations, jointes au dossier, sont intitulées *Mais jusqu'à quel point, Le Prisonnier, Noël et Les Amis*. Lors de l'interrogatoire du 29 septembre 1954, la prisonnière déclare que ses sentiments n'ont pas changé pendant la détention, qu'elle est hostile à l'ordre social actuel et que les documents expurgés, faute d'occupation, contiennent des impressions de la prison : « J'étais possédée par la révolte contre l'ordre social actuel de la République Socialiste de Roumanie, précisément à cause du fait que je ne le regardais pas avec de bons yeux, ce qui m'a également conduit, en 1949, à lutter contre lui, en créant l'organisation contre-révolutionnaire appelée *Le Carré Rouge*. »³⁸ Dès lors, la jeune femme reste attachée à ses opinions et continue de mettre en difficulté le personnel des pénitenciers où elle était incarcérée. Toujours en janvier 1954, elle est interrogée parce qu'elle avait de nouveau enfreint le règlement en correspondant avec la prisonnière Simina Grama, considérée comme une ancienne légionnaire. Celle-ci lui envoie une carte de vœux pour le Nouvel An et deux notes en français et, à son tour, reçoit deux notes de Ioana Maria Cantacuzino. Un mois plus tard, elle est qualifiée d'élément dangereux, qui raconte aux détenus de Mislea comment elle avait fondé l'organisation *Le Carré Rouge* : « De toutes ses manifestations, il s'ensuit que, bien qu'elle soit jeune, elle est un élément fanatique - une ennemie farouche de notre régime. Au milieu des détenus, elle montre sa haine envers le régime démocratique, car elle raconte aux détenues comment elle a créé l'organisation subversive *Le Carré Rouge* à l'âge de 13 ans. »³⁹ En avril 1954, on lui fait une fouille corporelle à sa sortie de l'hôpital pénitentiaire et une carte de la République Socialiste de Roumanie est retrouvée chez elle,⁴⁰ ce que Ioana Maria Cantacuzino refuse de clarifier, ce qui attise la curiosité des enquêteurs. Alors qu'elle était à l'isolement pour avoir insulté la direction de la prison, une autre fouille corporelle a été effectuée et d'autres billets cryptés ont été trouvés chez elle⁴¹, pour lesquels la détenue n'a donné aucune explication. Il est très intéressant que dans la déclaration donnée à l'enquête, Ioana Maria Cantacuzino ne dénonce pas la personne qui lui a fourni du papier et un crayon. Celui ne pouvait être qu'un gardien. D'ailleurs, il y a aussi un autre épisode où elle est accusée d'avoir reçu des journaux et des nouvelles d'un des gardes, et la jeune femme a la

³⁶ ACNSAS, Fonds pénal, dossier 426, tome 1, p. 220.

³⁷ Des photographies de ces poèmes sont reproduites dans les annexes.

³⁸ *Ibidem*, p. 150.

³⁹ ACNSAS, fond pénal, dossier 426, tome 3, p. 94.

⁴⁰ La photo de cette carte se trouve en annexe.

⁴¹ Des photographies de ces billets ont été insérées en annexe.

même attitude digne et ne dévoile pas son complice. Tous ces événements se déroulent au pénitencier de Mislea, dirigé par l'officier Georgescu, que la détenue a affronté à plusieurs reprises au cours de son séjour là-bas. Le conflit commence dès son arrivée, lorsque la jeune femme lui dit qu'elle attend d'être libérée par les Américains, et l'officier veut l'envoyer travailler : « Il m'a posé telle ou telle question sur notre organisation et je lui ai dit tel ou tel commérage : qu'il ferait mieux de quitter son travail, que les Américains viendront et qu'il sera en prison... Il m'a regardé d'un air mécontent ! [...] La conclusion : il allait me mettre au travail. »⁴² Après l'expérience épuisante à Ferma Roșie, Ioana Maria Cantacuzino veut rester dans la pièce appelée Le petit Secret⁴³, où il y avait des détenues, considérées comme dangereuses, qui n'étaient pas autorisées à sortir pour travailler. Pour éviter cette corvée, elle a l'idée ingénieuse de s'auto-dénoncer et de jeter le billet dans le pénitencier. L'écrivaine décrit cet épisode dans les termes suivants : « J'avais pris soin, pour toute éventualité, de voler une pointe de crayon du bureau de l'officier Georgescu. [...] Je ne sais pas où j'avais trouvé un morceau de papier. Je me suis auto-dénoncée. Le texte ressemblait à ceci : Je vous informe que la détenue C. m'a dit qu'elle était impatiente d'aller travailler pour inciter et pousser les autres détenues qui travaillaient à l'émeute. J'ai plié le billet et je l'ai jeté par une petite fenêtre menant à un escalier intérieur. »⁴⁴ L'officier Georgescu persiste dans son idée de l'envoyer au travail, pensant que cela la fera renoncer à ses activités « subversives » et que cela peut changer son attitude envers le nouveau régime. Le deuxième conflit a lieu après son arrivée au Grand Secret, où elle défend Maria Antonescu lorsqu'elle est insultée par le même Georgescu. Pour cet affront, elle est punie de 3 mois d'isolement. Elle passe deux durs mois d'hiver en isolement, pendant lesquels elle est harcelée quotidiennement par le lieutenant. Pendant cette période, une commission d'examen des dossiers est mise en place, selon laquelle des mesures importantes sont prises pour la libération de la prisonnière : « Ce n'est qu'après la libération que j'ai su pourquoi les trois étaient venus me rendre visite. La commission d'examen des dossiers était arrivée à Mislea et commençait ses travaux. Le Premier ministre était Petru Groza à l'époque. Il tenait beaucoup à ramener au pays mon grand-père, George Enescu, qui s'était enfui à l'étranger (heureusement pour lui !). C'était une question de prestige international. George Enescu a refusé de venir tant que sa petite-fille était en prison. »⁴⁵

Après cette visite, elle est transférée à Ploiesti (signe que les choses commencent à bouger), où s'ensuit une période relativement calme jusqu'à l'automne 1954, où elle entame une grève de la faim pendant deux jours (22 novembre 1954 - 24 novembre 1954). Devant l'enquêteur, elle justifie son geste par une réaction au fait que les autorités ne résolvent pas son cas et parce qu'elle n'a plus de nouvelles de sa mère depuis plus de 14 mois. La direction de la prison panique et, selon les aveux ultérieurs de l'écrivaine, adopte une méthode plus douce. Elle est confiée à un interrogateur avec une attitude paternelle, qui vaincra la résistance de la détenue. Les autorités communistes ne réagissent pas immédiatement à ce geste, mais retardent l'examen de la situation de la prisonnière. En janvier 1955, elle est transférée une deuxième fois à Jilava, où elle entame une nouvelle grève de la faim. L'écrivaine se souvient qu'elle se sentait fatiguée à cause de ces transferts d'une prison à l'autre, mais qu'elle ne pouvait pas demander sa libération. Le prisonnier de la période communiste n'avait pas ce droit, mais il pouvait recourir à quelques gestes extrêmes pour

⁴² Oana Orléa, *op. cit.*, p. 51.

⁴³ Dans ce pénitencier, il y avait aussi le Grand Secret, où Maria Antonescu et les épouses d'autres politiciens roumains étaient emprisonnées.

⁴⁴ Oana Orléa, *op. cit.*, p. 52.

⁴⁵ Oana Orlea, *op. cit.*, p. 64.

obliger les autorités à régler sa situation : « Bref, je voulais savoir quelle était la situation, si j'allais au procès ou j'étais libérée. Cette fois, j'étais très déterminée à faire une grève de la faim autant que possible. Cela signifiait, dans la mesure du possible, jusqu'à l'alimentation artificielle. J'étais morte de peur rien qu'en pensant que le tube pourrait m'être enfoncé dans la gorge. »⁴⁶ Après une dizaine de jours de grève, elle est transférée à la Malmaison, ce qui lui crée un état d'anxiété. Seuls les protagonistes des grands procès arrivaient dans cette prison. Craignant une nouvelle enquête et ses conséquences, avec le terrible courage de son âge, Ioana Maria Cantacuzino a mis en scène un suicide. Elle a arraché un morceau de serviette avec lequel elle s'est étranglée après le passage de l'escouade. Parce qu'elle est la petite-fille de George Enescu, sa tentative de suicide met la direction du pénitencier en difficulté. Tout le monde est en alerte. Après ce dernier exploit, le dossier est transmis au Tribunal Militaire de Bucarest, qui ordonne la clôture du dossier. Ses proches en exil interviennent auprès d'Alexandru Drăghici pour la libération de la jeune femme. Face à la pression du musicien, mais aussi au caractère rebelle de la prisonnière, les communistes décident de la libérer. La jeune femme est emmenée au Ministère de l'Intérieur. Ici, elle est accueillie par Alexandru Drăghici lui-même, qui lui offre 100 lei pour rentrer chez elle en taxi. Au départ, Ioana Maria Cantacuzino refuse l'argent, mais quand on lui dit que cela représente sa rémunération pour son travail à Ferma Roşie, elle l'accepte. Elle est conduite jusqu'au coin de sa rue par la fameuse voiture noire de la Sécurité. Un épisode intéressant, qui s'est produit après sa libération, est la rencontre avec Petru Groza qui la convoque à sa résidence. Mais laissons à l'écrivaine la parole pour raconter cette visite : « Il est venu et m'a dit qu'il voulait rencontrer *l'ennemi numéro un*. En ville, c'était le film de Fernandel intitulé *L'ennemi numéro un*. Blagues. Il m'a dit qu'en fait, les officiers supérieurs qui étaient venus me voir quand j'étais en prison à Mislea étaient venus sur ses ordres, que j'avais été méchante ! Et il a commencé à rire, et tralala, et au départ il a m'a pris dans ses bras. Il portait une veste blanche. J'avais du maquillage sur les lèvres, je me suis cachée et ma bouche a collé le revers de la veste. C'est comme ça que je l'ai laissé partir, avec le cachet sur son revers, c'est comme ça qu'il est monté dans la voiture pour aller au Conseil... »⁴⁷

EN GUISE DE CONCLUSION

L'organisation *Le Carré Rouge* fonctionne de l'automne 1949 à l'été 1950, à une époque où le Parti Communiste Roumain peine encore à obtenir le pouvoir. Tandis que les communistes s'affairent à s'emparer de l'appareil administratif, la population civile jouit encore d'une certaine liberté et peut encore désavouer publiquement le nouvel ordre social. Ainsi, on explique que les membres de l'organisation *Le Carré Rouge* ont pu distribuer des manifestes anticommunistes, sans être sérieusement et systématiquement interrogés par les autorités. A partir de l'été 1950, on passe à un autre paradigme : les institutions clés passent sous le contrôle des communistes, Gheorghiu-Dej fait partie de la direction du Parti Communiste Roumain et le climat social change. Parce qu'il était plutôt un chef de prison et peu connu au Kremlin, Dej vise à consolider son pouvoir et à plaire à Staline, ce qui lui permettrait d'éliminer le groupe d'Ana Pauker. Il se rallie à la vision de Staline et déchaîne la terreur stalinienne sur la population roumaine. Les opposants notoires au communisme sont identifiés et éliminés en organisant des procès truqués. Certains sont envoyés en prison pour une longue période, d'autres sont exécutés. Les gens libres apprennent à cacher leurs opinions politiques et acceptent le nouveau régime. De leur côté, les organes de Sécurité du Peuple et

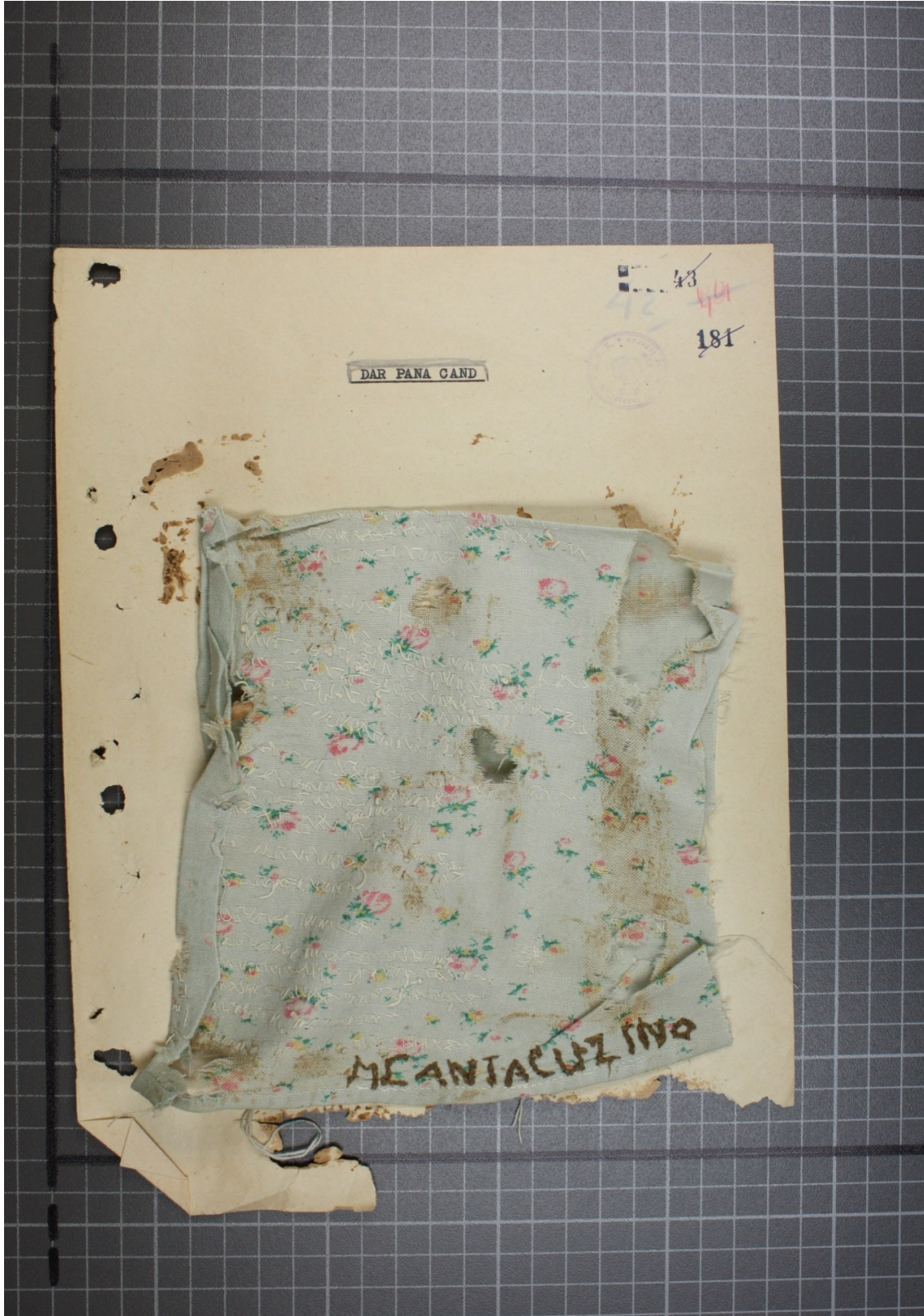
⁴⁶ *Ibidem*, p. 84.

⁴⁷ Oana Orlea, *op. cit.*, p. 98.

la milice ne sont plus aussi « permissifs », mais changent d'attitude suite aux directives officielles. Dans leur excès de zèle, ils poursuivent non seulement les politiciens et les intellectuels anticomunistes, mais font aussi des victimes collatérales, comme les lycéens qui ont fondé l'organisation *Le Carré Rouge*. Jusqu'en 1954, date à laquelle Dej parvient à éliminer tous ses opposants politiques, les membres de l'organisation sont emprisonnés dans les prisons roumaines. A partir de 1954, le climat politique change à nouveau. Gheorghiu-Dej reprend les manettes du pouvoir et veut se rapprocher du musicien George Enescu. De plus, Ioana Maria Cantacuzino, la petite-fille du grand musicien, persiste dans ses idées et crée des «difficultés» à la direction des pénitenciers où elle est détenue. L'opposition anticomuniste étant déjà liquidée, et Gheorghiu-Dej confirmé comme leader politique, les membres de l'organisation *Le Carré Rouge* ne peuvent plus servir les luttes politiques du sommet du Parti Communiste et sont libérés, sans être réhabilités.

ANNEXES

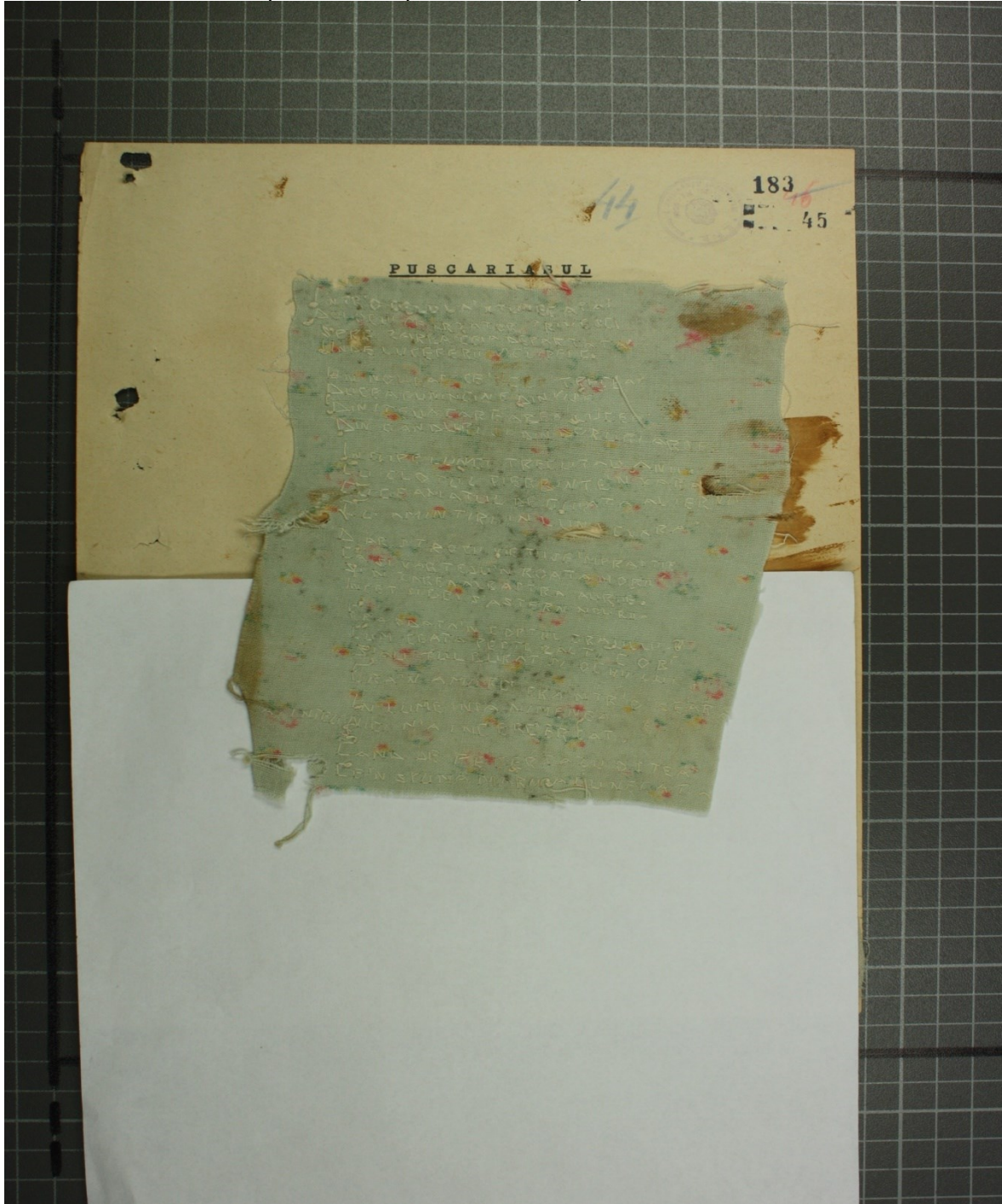
Les poésies écrites par Oana Orlea en prison : *Mais jusqu'à quel point*



Les poésies écrites par Oana Orlea en prison : *Mais jusqu'à quel point*



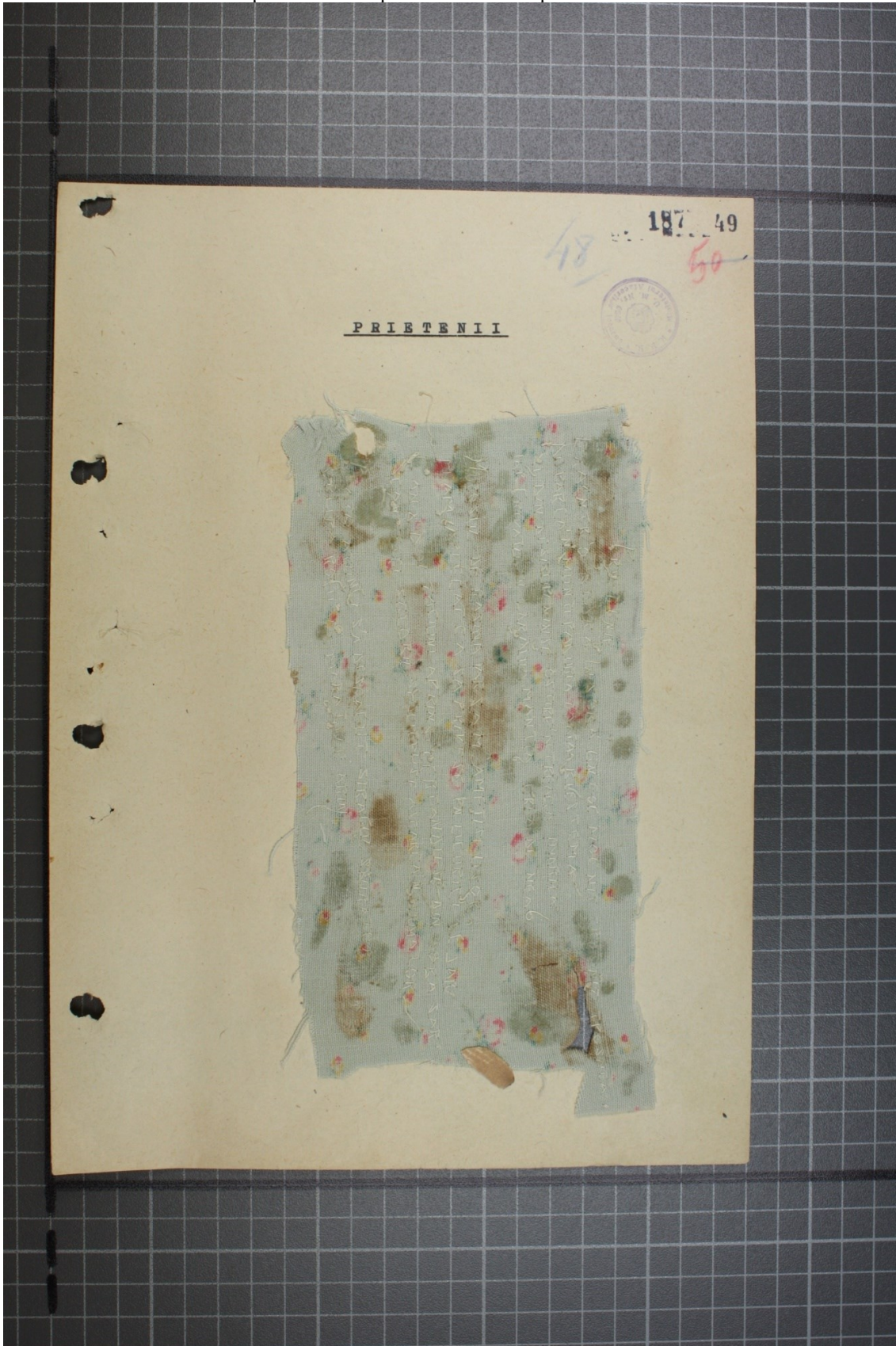
Les poésies écrites par Oana Orlea en prison : *Le Prisonnier*



Les poésies écrites par Oana Orlea en prison : *Le Prisonnier*



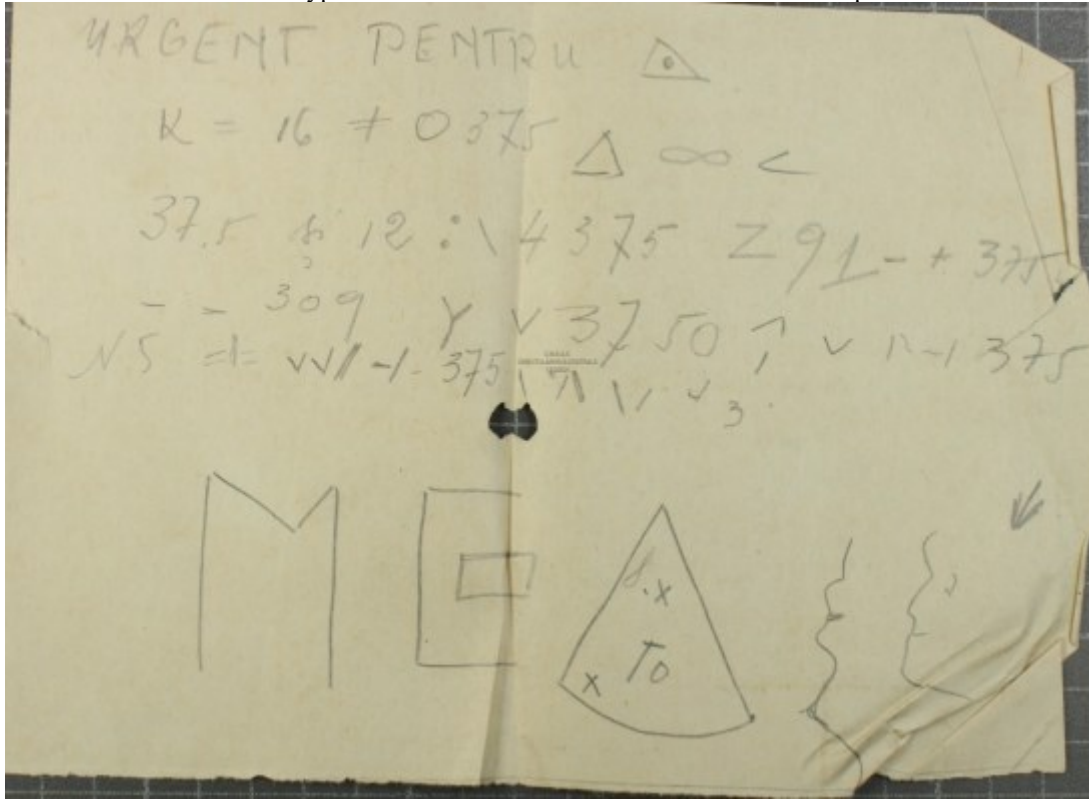
Les poésies écrites par Oana Orlea en prison : *Les Amis*



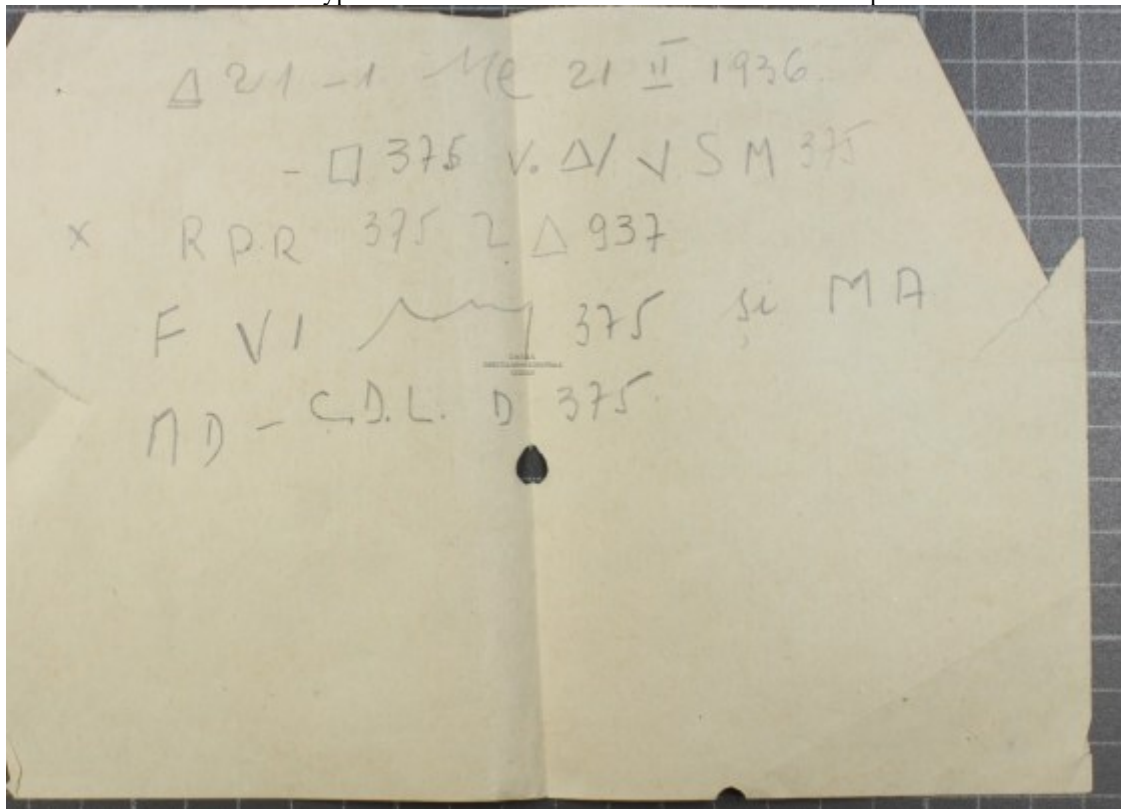
La carte dessinée par Oana Orlea en prison



Les billets cryptés trouvés chez Oana Orlea lors de la fouille corporelle



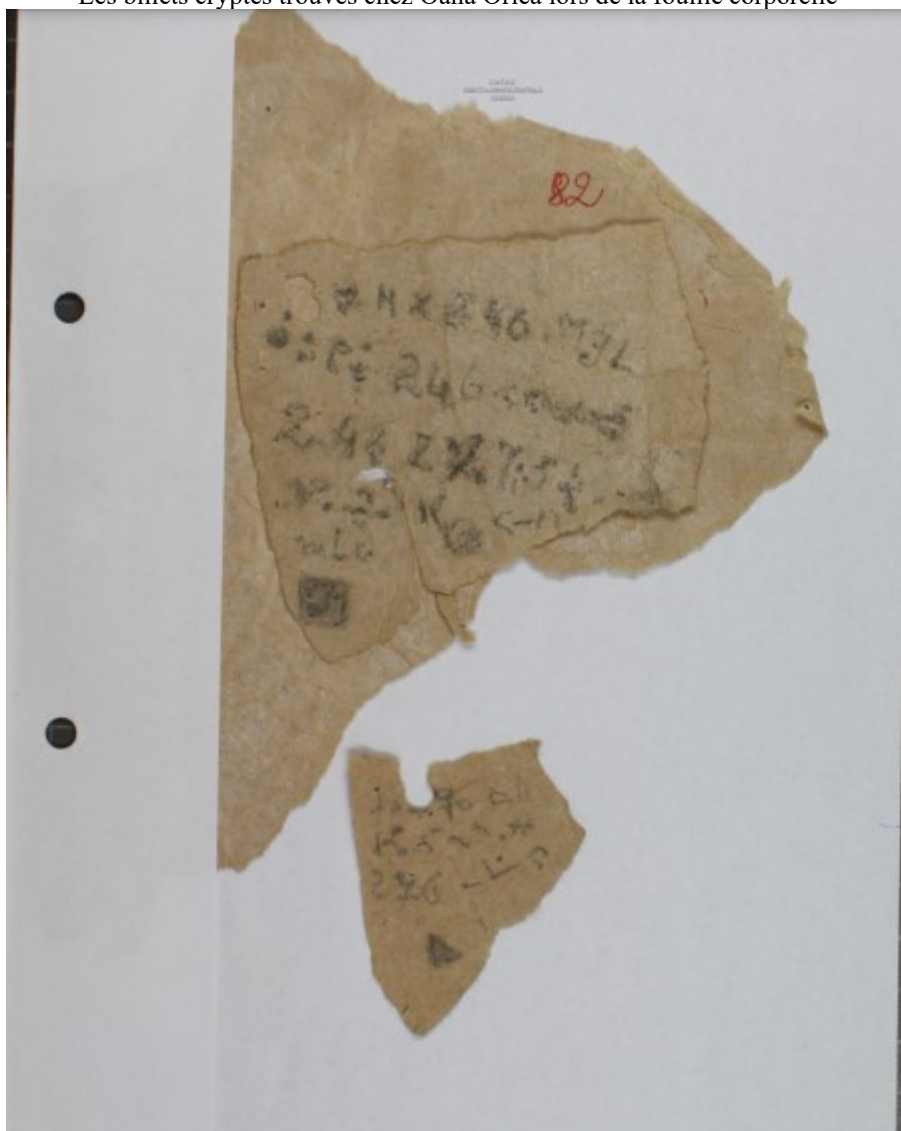
Les billets cryptés trouvés chez Oana Orlea lors de la fouille corporelle



Les billets cryptés trouvés chez Oana Orlea lors de la fouille corporelle



Les billets cryptés trouvés chez Oana Orlea lors de la fouille corporelle



REFERENCES

1. Archives du Conseil National pour l'Etude des Archives de la Sécurité, fond pénal, dossier 426, tomes 1-5.
2. **Iorgulescu, Mircea**, « En exil, certains sont restés comme figés dans un aspic de souvenirs », entretien réalisé avec Oana Orlea dans l'émission *Gens, destin, histoire*, août 22, 1988, disponible en ligne sur [<https://moldova.europalibera.org/a/25471909.html>] consulté le 22 octobre, 2022.
3. **Lovinescu, Monica**, *Journal*, (1981-1984), Bucarest : Humanitas, 2002.
4. **Lovinescu, Monica**, *Journal*, (1985-1988), Bucarest : Humanitas, 2002.
5. **Lovinescu, Monica**, *Journal*, (1998-200), Bucarest : Humanitas, 2006.
6. Manolescu, Florin, *Encyclopédie de l'exil littéraire roumain*, Bucarest : Compania, 2010.
7. **Orlea, Oana**, *Le Périmètre zéro*, Bucarest : Cartea Românească, 1991.
8. **Orlea, Oana**, *Alexandra des amours*, Bucarest : Compania, 2005.
9. **Orlea, Oana**, Oana Orlea, *Cantacuzino, prends tes jambes à ton cou et casse-toi !*, Bucarest : Compania, 2008.
10. **Pivot, Bernard**, « Un sosie en cavale », entretien avec Oana Orlea dans l'émission *Apostrophes*, avril 4, 1986, disponible en ligne sur [<https://www.ina.fr/ina-eclair-actu/video/i13045018/oana-orlea>], consulté le 22 octobre, 2022.
11. **Varlam, Ion**, « Le goulag roumain vécu par un enfant », dans le magazine *Memoria*, sans année, no. 25, disponible en ligne sur [<https://www.revistamemoria.ro/gulagul-romanesc-trait-de-un-copil/>], consulté le 22 octobre, 2022.